

COSTA DU RELS

FRANCE, TERRE COURTOISE...

Essai

**Préface de la duchesse
de la Rochefoucauld**

**DEUXIÈME ÉDITION
REVUE ET CORRIGÉE**

(Prix de la Langue Française décerné
par l'Académie Française. Paris, 1942)

LIBRERIA HACHETTE S. A.

Malpú N° 49

BUENOS AIRES

1943

a mi querida amiga
Marieta de Fongaler Baraño,
este librito que espero, le
agradará. Su amigo.

A. Castañeda

23.1.73.

FRANCE, TERRE COURTOISE...

DU MÊME AUTEUR

- Le Sourire Navré.* — Poèmes. Nouvelle Maison d'Édition Paris. 1922.
La Hantise de l'Or. — Récits. - La Petite Illustration. Paris 1929. Editeur Fasquelle. 1930.
Terres Embrasées. — Roman. - Petite Illustration 1931. Edition Fasquelle. Paris 1931.
Coronel. — Récit. - La Petite Illustration. 1932.
De l'influence française sur l'évolution des idées en Amérique du Sud.
Essai. — Edition des Etudes Américaines. Paris 1937.
Lagune H. 3. — Récit. - La Petite Illustration. 1938.
Huanchaca. — Roman. - En cours de publication dans la Revue de Paris, juin 1940, arrêté par l'occupation allemande.
L'Oeuvre spirituelle de la France. — (France, terre courtoise...). Essai. Préface de la duchesse de la Rochefoucauld. - Lardanchet. Editeur. Lyon. 1941.

EN ESPAGNOL

- Hacia el Atardecer.* — Comédie dramatique en 3 actes. Santiago du Chili. 1919.
El Traje de Arlequín. — En collaboration avec Alberto Ostria Gutiérrez. - Nouvelles. La Paz. 1919.
Tierras Hechizadas. — (Version espagnole de Terres Embrasées). Edition Amigos del Libro Americano. Buenos Aires. 1940.
El drama del escritor bilingüe. — Essai. - Edition du P. N. C. argentin. Buenos Aires. 1941.
Félix Avelino Aramayo y su época. — (1846-1929). Biographie. - Domingo Viau & Co. Buenos Aires. 1942.

COSTA DU RELS

FRANCE, TERRE COURTOISE...

Essai

**Préface de la duchesse
de la Rochefoucauld**

**DEUXIÈME ÉDITION
REVUE ET CORRIGÉE**

**(Prix de la Langue Française décerné
par l'Académie Française. Paris, 1942)**

LIBRERIA HACHETTE S. A.

Maipú N° 49

BUENOS AIRES

1943

Il a été tiré de cet ouvrage cinquante exemplaires hors commerce sur papier Conqueror numérotés de 1 à 50.



013796
Donación

Impreso en la Argentina

Hecho el depósito que previene la ley N° 11.723

Copyright by A. COSTA DU REIS

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

Lieutenant au 21ème régiment d'infanterie, il fut blessé au siège de Strasbourg, le 2 Septembre 1870. Prisonnier, évadé, promu capitaine, à l'âge de 23 ans, le 28 janvier 1871, 77ème régiment de marche, armée de la Loire.

Propagateur infatigable de la culture et du génie français en Amérique du Sud, il ne cessa, au cours de sa brève existence, de m'apprendre à aimer la France et à ne jamais désespérer d'elle.

AVANT-PROPOS POUR LA DEUXIÈME ÉDITION

J'étais revenu à Paris vers les derniers jours de mai 1940. L'envahisseur déferlait déjà sur la France, dont il menaçait la capitale.

Durant trois semaines, on avait assisté au passage pénible des Hollandais, des Belges et des Français du Nord. Les Parisiens eux-mêmes désertaient leur ville.

Un soir, j'avais achevé mes préparatifs de départ; la maison était vide de tout habitant. Je demeurais un instant dans mon cabinet de travail, au milieu d'une bibliothèque formée livre par livre, où j'avais rêvé, lu, écrit, vécu en somme les plus beaux jours de ma vie. Sans m'attarder pourtant dans ces lieux familiers que j'allais quitter Dieu seul savait pour combien de temps, une force irrésistible me jeta au dehors. J'éprouvai le besoin physique de marcher dans Paris, de toucher ses pierres, d'accrocher mon regard à son ciel, de me retrouver une dernière fois dans le décor ordonné de ma jeunesse.

Je vous ferai grâce de mon itinéraire. L'Etoile, les Champs-Élysées, les Tuileries. Vous qui me lisez, vous connaissez certainement ces quartiers aussi bien que moi. Mais je vous donne ma parole que ni vous ni moi ne les connaissions comme ils doivent être connus, donc aimés. Dans le domaine du sentiment, l'acoutumance fait que toute curiosité s'émousse, et, au tréfonds de soi, une idée fondamentale finit par se cristalliser. C'est ainsi que les plus beaux visages, les plus chers visages, tenus définitivement pour beaux et pour chers, cessent d'être, pour nous, une source d'étonnement. La vue et l'âme reviennent d'instinct se reposer en eux en une sorte de commodité préétablie. Or, la vie du coeur est faite de secousses et de surprises. Il suffit

que ces visages soient un jour transfigurés par les larmes pour qu'ils prennent brusquement à nos yeux une beauté nouvelle, inconnue. C'est comme un renouveau d'amour...

Vous décrirai-je, petits squares parisiens que le silence rendait tout à coup provinciaux, quais de la Seine allongés au soleil de cette longue soirée presque estivale? Vous sembliez vouloir prolonger à loisir le calme déchirant de la saison.

En parcourant ces lieux, j'avais l'impression d'avoir retrouvé une âme naïve, depuis longtemps abolie. Les pas que je faisais devenaient ceux de l'adolescent que je fus; l'émotion qui me serrait la gorge était celle de mes vingt ans: hâte curieuse et craintive à la fois. Mais, devenue un tantinet plus raisonnable, elle voulait tout sentir, mais ne rien épuiser. Au fond de ce mirage désespéré, il y avait comme un recommencement de vie.

Cette captation du temps écoulé, certes bien imprévue, se faisait en dehors de la mémoire; aucun nom sur mes lèvres, aucune image centrale dont toute existence porte l'adorable trace, aucun fantôme surtout, aucun... Rien ne venait s'associer à ce phénomène singulier par quoi le cœur encore adolescent d'un homme mûr refaisait la connaissance de la ville de ses songeries, et tendrement se penchait sur elle.

Paris était là seul, presque abandonné et cependant si humain dans la détresse béante de ses avenues et de ses places. Frappé de stupeur, il semblait se raidir, attendre... S'il est des malheurs à la taille des grandes cités, il est aussi des courages à leur taille. Je m'en aperçus aussitôt, lorsqu'au pied de l'Obélisque, je rattachai, d'un long regard, le Louvre à l'Etoile, ces deux pôles de la grandeur française. J'y découvris soudain, avec des harmonies ignorées jusqu'alors, le témoignage sensible de la durée. Dans le redoutable silence qui figeait la Concorde, nette et propre comme une épure, et rapprochait les frondaisons des Tuileries des frondaisons des Champs-Élysées, l'arrêt de toute vie rendait perceptible cette synthèse de la France dont Paris est à la fois, le cerveau et le cœur. Dix siècles de luttes, de recherches passionnées, où des millions et des millions d'êtres dont je suis issu ont travaillé, souffert, rêvé, chanté, souri pour l'élévation de l'esprit, la dignité de la personne humaine, la joie esthétique des sens, l'évolution du goût, dix siècles, dis-je, emplissaient maintenant de leur invisible présence ce cadre incomparable.

Je compris alors que, si l'apparence matérielle de ces lieux était susceptible de changer, rien, m'entendez-vous, rien n'altérerait l'âme que leur avaient donnée cent générations d'êtres intelligents.

Je remontai les Champs-Élysées pour regagner ma demeure; je crus que je marchais dans le lit desséché d'un fleuve détourné de son cours par quelque maléfice. J'étais peut-être le seul, à cet instant-là, parmi une trentaine de passants affairés et soucieux, à savourer le plaisir amer de flâner.

L'Arc de Triomphe se détacha bientôt sur un ciel presque écarlate; ce n'était plus qu'un portique béant sur l'angoisse des jours prochains.

Moins de deux semaines après, Paris se sacrifiait pour sauver l'arrière-pays. J'assistai à la ruée vers le sud dont on a fait d'innombrables récits. Je veux, quant à moi, me la rappeler pour dire seulement que, si j'ai été le témoin de scènes pénibles, j'ai vu, par contre, des vieillards — bourgeois ou paysans — grincer des dents sur le seuil des portes pour n'avoir pas à hurler de honte. Que de visages raidis où des larmes silencieuses coulaient et se perdaient dans des moustaches grisonnantes! Ils avaient fait l'autre guerre, celle qui devait être la dernière des guerres... J'ai vu... Mais à quoi bon rappeler encore, sans amertume, ce que j'ai vu? Lorsqu'un peuple égare son âme, il devient une foule, presque un troupeau; mais, si un jour, proche ou lointain, il la retrouve, ce peuple redevient une armée.

Le souvenir de cette immense douleur collective ne cessa de me hanter par la suite. Une certaine mise au point se fit néanmoins en moi, peu à peu; émergeant de ce chaos passager où avait failli sombrer toute une nation, les facteurs séculaires de la grandeur française m'apparurent, tels qu'ils m'étaient apparus, entre le Louvre et l'Etoile, à la veille du tragique événement. J'y réfléchis beaucoup et, en tant qu'étranger, décidai de les rappeler sommairement à tous ceux qui auraient pu les oublier. Tels sont l'origine et le but de ce petit livre, ébauche d'un autre plus substantiel et mieux documenté que j'eusse écrit si j'en avais eu le loisir. Conçu et réalisé au gré de maints déplacements imposés par les circonstances, il fut achevé à la veille de mon départ pour l'Amérique du Sud.

Edité à Lyon, alors zone libre, il a eu l'heur de faire son chemin, puisque l'édition est, paraît-il, épuisée.

Je saisis donc cette occasion pour remercier le Comité France-Amérique et son actif Président M. Gabriel Louis Jaray d'avoir bien voulu se charger de sa publication et de sa diffusion. Ainsi, cet ouvrage a pu atteindre ceux à qui il s'adressait: Français ou étrangers, bourgeois, paysans et soldats, universitaires et industriels, dont l'esprit, au cours du terrible été 40, put un instant toucher le fond même du désespoir.

L'Académie Française, siégeant dans Paris occupé, a décerné à cet ouvrage, un de ses prix. En distinguant ainsi l'oeuvre d'un modeste écrivain étranger de langue française, l'illustre compagnie a sans doute voulu attester, avec la sereine perennité de sa mission, la sauvegarde de toute liberté de l'esprit.

Ma gratitude va aussi vers madame la duchesse de La Rochefoucauld, cette grande Française, pour la si bienveillante préface dont elle a honoré cet ouvrage que les restrictions imposées par la guerre ont empêché de franchir l'océan.

La nouvelle édition que voici vient donc combler une lacune.

Je souhaite que les Français dispersés en Amérique, retrouvent dans ces pages des raisons d'être fiers et de refondre leurs malentendus passagers dans l'unité sacrée d'une seule certitude: la restauration morale et matérielle de la France. Puissent aussi les Sud Américains, pour qui la culture française constitue une sorte de patrie mentale, pour qui la langue française est toujours source de plaisirs intellectuels, y reconnaître un écho à peine assourdi de leur propre sensibilité.

A l'heure, où chassée du sol français, la véritable France prend une place tragique dans la conscience du monde, j'ose croire que les idées ébauchées ci-après serviront à raffermir des convictions et à susciter des affections nouvelles. Mais, que dis-je? La France est une nation qui a le privilège, quoi qu'il arrive, d'être sans cesse aimée.

A. C. du R.

Buenos Aires, ce 11 novembre 1942.

PREFACE

Ce petit livre est plus qu'un hommage à la France malheureuse; il est un acte de foi en son immortelle mission. Il vient d'Amérique du Sud, il émane d'une des personnalités les plus estimées dans les milieux politiques internationaux, il est savoureusement écrit. On le lira d'un trait, pris par la puissance ou la douceur de la pensée, le style rapide, le sujet prestigieux: Ce que l'Amérique Latine doit à la France, et à la dernière page, ému, surpris, réconforté, le lecteur accordera à Adolfo Costa du Rels le droit de proclamer comme Joseph de Maistre: il n'est pas d'étranger plus Français que moi.

Ami de notre pays, de notre culture, S. E. Costa du Rels, aujourd'hui ambassadeur de Bolivie auprès de la République Argentine, n'a, au cours d'une carrière éclatante, cessé de l'être. Se rattachant par sa famille paternelle à la Corse, descendant d'un combattant de 1870, il fit de brillantes études dans un lycée français, en diverses Facultés, et lorsqu'à la fin de 1914, la nouvelle de la guerre mondiale lui parvint au fond d'un désert bolivien, il s'empressa de revenir vers les villes et sollicita, d'une parole déjà chaleureuse, l'adhésion de ses compatriotes à notre cause, leur secours à nos oeuvres...

La double destinée d'écrivain et d'homme d'État a tenté chez nous des êtres exceptionnels: Chateaubriand, Lamartine, Barrès. De même dans l'hémisphère austral, elle se retrouve en des cas remarquables et pour ne citer que des contemporains, nul n'ignore les noms des frères García Calderon, diplomates et auteurs péruviens, de Cantilo, naguère ministre des Affaires Étrangères d'Argentine, chacun, par surcroît, essayiste, conteur ou poète de langue française...

Ainsi le signataire de ces pages courageuses, obtint jadis, à vingt ans, pour un envoi sous pseudonyme le prix Femina de

poésie. Le théâtre ensuite, enfin le roman, le séduisirent et ses étranges récits — La Hantise de l'Or, Coronel, Lagune H 3, Huanchaca — drames des forêts ou de la mine qui se déroulent sur les terres embrasées, Tierras Hechizadas, au pied des sierras lointaines évoquent par certains aspects indigènes ou quelque épisode militaire, le génie attentif que Rudyard Kipling apporta à l'Empire Anglais.

Cependant la Politique a ses droits — et ses devoirs. Pendant la cruelle guerre du Chaco qui mit trois ans durant le Paraguay aux prises avec sa voisine et coûta à la Bolivie 40.000 soldats, Costa du Rels devait, avec un patriotisme inlassable, des arguments variés et forts, défendre, à la tribune de la Société des Nations, les intérêts de son pays, prouver la nécessité de recourir à l'arbitrage, affirmer la volonté d'en venir à une paix digne et satisfaisante.

Dure période, pendant laquelle, cette âme imaginative, ce romancier doué d'une sensibilité singulière conçut, plus que d'autres peut-être, l'horreur des luttes humaines, la noblesse des accords consentis entre nations libres.

En 1939, trois mois après l'ouverture d'hostilités nouvelles, l'éminent délégué bolivien, devenu lui-même président du Conseil de la S. D. N., dirigeait les derniers débats de l'Institution de Genève. Convoqué sur l'appel de la Finlande, à l'instigation de la République Argentine, le Conseil décrétait que l'U.R.S.S. s'était retranchée de la S. D. N. et devant les affreuses perspectives qui s'ouvraient pour l'Europe, le Président interprétant le sentiment des États représentés, faisait applaudir — adjuration suprême au règlement pacifique des conflits — quelques passages de l'Encyclique papale. Ultime séance...

Jusqu'après l'armistice, on sait combien l'amitié des pays d'Outre-Atlantique, se montra à notre égard, agissante, compréhensive. L'avenir renouvellera aussi, n'en doutons pas, les liens spirituels de toutes sortes qui nous ont unis à l'Amérique latine depuis le XVII^e siècle. Les hommes qui, par leurs écrits généralement, ont accompli cette tâche de coordination, Les Rivets vivants suivant l'expression significative créée par l'auteur, ont été, dans le passé, nombreux, assez différents. Après Bolivar, Miranda d'un côté, Auguste Comte ou le Cardinal Baudrillart de l'autre, Costa du Rels prend place en 1941, décelant, peignant, magnifiant les influences réciproques qui, sur le rythme

du coeur, ont embelli, charmé, conquis, transformé alternativement la France et le Continent austral. On observera que sous son titre accueillant et rayonnant France courtoise, cet historique nuancé des échanges franco-américains comporte plus d'un avertissement opportun, plus d'une réflexion délicate ou frappante. Nous avons bien des enseignements à recueillir des pays qui s'avèrent curieux du nôtre et ont reproduit nos expériences: dans son entrevue avec Barrès que relate l'auteur, on verra, joliment suggéré, notre devoir exemplaire de maintenir...

Les Français sauront gré à S. E. Costa du Rels de leur avoir parlé d'eux-mêmes avec un amour éclairé, proche du lucide enthousiasme d'un Péguy. A son appel un peu tendre, à peine mélancolique, il sera répondu ailleurs et avec plus d'ampleur qu'ici...

Nous souhaitons seulement vous exprimer, cher Costa du Rels, notre bienfaisante émotion quand vous nous assurez que la Bolivie — encore meurtrie et que vous nous avez appris à admirer davantage, l'Argentine, l'Uruguay, si attentifs aux difficultés européennes, le Brésil, le Pérou, l'Équateur et les autres généreux pays de la Sud-Amérique attendent, de nouveau, en dépit de l'épreuve présente, ces grands messages de l'esprit que la France, pour l'équilibre et la dignité humaines, a constamment adressés au monde... Un de ces grands messages, cette année, nous est parvenu, grâce à vous, de l'autre rive Atlantique...

DUCHESSE DE LA ROCHEFOUCAULD.

FRANCE, TERRE COURTOISE...

França, terra cortese.

BERTRAND DE BORN.

MAINTEANT, France, que tu t'es abreuvée d'amertume, et nous avec toi, faisons, par ces jours sombres, des comptes clairs. Quel amoncellement d'années derrière nous ! Dénombrons-en, veux-tu, les gloires et les échecs et puis, tirons une barre.

Nous voulons savoir, ô créancière oublieuse de ses créances, ce que nous te devons au juste. Nous t'avons si longtemps aimée. Pourquoi ? Et demain, comment faudra-t-il t'aimer, nous, pays d'outre-mer que séparent de toi le désert d'un océan et l'écran d'une langue différente ?

* * *

Lorsque Louis XIV fit asseoir le duc d'Anjou sur le trône d'Espagne, il eut soin, enfermé dans un coffre somptueux expédié au delà des monts, d'ajouter aux cadeaux dont il le combla — tout un siècle : le sien. Il savait que c'était le seul don de joyeux avènement qu'un de ses rejetons pouvait faire à son nouveau royaume doublé d'un empire colonial fabuleux. Le présent était presque divin, c'est-à-dire royal, et, comme tel, passa d'abord inaperçu.

Cependant un jour, dans toutes les Espagnes, le costume changea, puis le maintien et les gestes — comme si entre la coupe

d'un tissu et une certaine tournure du corps s'établissaient des rapports mystérieux de lignes et de mouvements. La raideur castillane se tempéra d'un brin d'élégance, les brocarts sombres s'illuminèrent de rubans couleur de feu, des mots nouveaux, que nul n'aurait osé appeler *gallicismes*, émaillèrent la langue; les puristes, il est vrai, ne s'en émurent guère: ils avaient reconnu, dans cette contrebande verbale, certains vieux hispanismes empruntés autrefois par des Français habiles à leur siècle d'or. Louis XIV les leur rendait assouplis, musicaux. (Aujourd'hui on ferait mieux: on restituerait la Vierge de Murillo ou la Dame d'Elche. Chaque époque a sa manière de rétrocéder ce dont elle a assez joui).

Cette influence française, ainsi révélée, propagea en même temps dans les esprits un certain cartésianisme non exempt d'inquiétudes spirituelles, inspira à l'élite le besoin des idées claires. Avant d'expulser les Jésuites ne relut-on pas les Provinciales? Un grand seigneur — Floridablanca — eût pu remplacer le Chevalier de Méré auprès de Pascal... Au style baroque, s'opposa désormais la ligne simple de Mansart; des palais s'élevèrent sur le modèle de Versailles; l'ombre de Le Nôtre traça quelques beaux jardins où des perspectives heureuses débouchèrent par contraste sur les paysages froids que Velasquez plaçait à l'arrière-plan de ses toiles. Et le goût, ordonnateur indéfinissable des royaumes et des arts, présida à cet *afrancesamiento* auquel l'Europe entière — y compris le Scythe et le Germain — n'échappera pas.

C'est donc au travers de l'Espagne, pays admirable de l'exaltation, de la magnificence et de la gravité, que les Indes Occidentales participeront à ce singulier phénomène de mimétisme international. Versailles, pour pouvoir atteindre la rive opposée de l'Océan, passera par l'Escorial... De là ces grâces assagies par un *jansénisme spécial* qui sera, avec le temps, une des plus étonnantes acquisitions migratoires qu'aura faites l'Amérique. Là-bas, il perdra en effet, le caractère d'une secte ou d'une doctrine pour se transformer en état d'âme.

De ce jansénisme colonial surgiront, au XIX^e siècle, les saints laïcs. Il deviendra, peu à peu, au travers de l'évolution des idées, raideur politique, intransigeance partisane, solennité dans la parole et dans l'attitude. On le retrouvera chez le magistrat, le prêtre, le politique: il s'appellera dogmatisme, dédain, intolérance, dictature... Grâce à une duplicité raciale fort adéquate,

il permettra aux hommes de rester dans la vérité, malgré la Vérité, dans l'Église malgré l'Église. La politique sectaire américaine y trouvera un jour des réserves idéologiques et dialectiques inépuisables pour s'en nourrir jusqu'à nos jours.

Mais nous n'étions encore qu'aux environs de 1750. Pour bien juger le terrain où vont germer ces semences, ébauchons l'état de la société hispano-américaine dans les centres les plus fameux de la Colonie. Deux couches humaines superposées et parfois juxtaposées formaient cette société: les conquérants et les conquis.

Aux conquérants, l'autorité déléguée par la Couronne. Vice-rois, capitaines généraux, auditeurs royaux, fonctionnaires de passage, gourmés et solennels; autour d'eux une aristocratie créole, fixée dans le pays, brillante, nonchalante, voluptueuse, *dueña de almas y de haciendas*¹. Étroitement liée à un clergé remuant, bien plus occupé de rivalités locales que de la propagation de la foi, elle était l'armature même de la Colonie. De son existence oisive à Lima, à Buenos-Aires, à Santa Fé de Bogota, à Potosi et à Chuquisaca, Ricardo Palma nous a laissé de bien savoureuses chroniques; Mérimée s'en est fait l'introduit dans la littérature française en faisant avancer d'un mot prestigieux le Carrosse du Saint-Sacrement...

Et puis les conquis. C'étaient des Indiens à la peau pigmentée de diverses origines, venus du Nord, sous la poussée d'alluvions asiatiques et mêlés, de-ci de-là, aux Noirs qu'Espagnols et Portugais, sans grand discernement, avaient arrachés à leur Afrique natale. Attachés au sol, comme la plante ou la pierre, lorsqu'ils ne peinaient pas dans les mines pour en extraire le métal cher aux conquérants, ils passaient de main en main, au gré des mutations. Il y avait aussi les sauvages... Seul, en parlait parfois quelque fol aventurier, imitateur des Benalcazar et des Pizarro, au retour d'un voyage mystérieux au pays de la Cannelle ou del Dorado. Ses mirages servaient à combler les espaces vides des cartes géographiques devant lesquelles devaient rêver les hommes d'État européens en gésine d'empire.

En dépit de cette complexité une société existait donc aux Indes occidentales étayée par le tripode traditionnel: Trône,

1. Maîtresse d'âmes et de domaines.

Église, Tribunal, “monuments de coordination qui sont comme les signaux géodésiques de l'ordre”¹.

Cet ordre commença d'être menacé du jour où la sentimentalité européenne déferla d'est à ouest. Le créole, le métis, le mulâtre, le quarteron se virent soudain recouverts de grâces et de vertus. De ce fait, ils devinrent les dépositaires de *la bonté naturelle*. La mode, d'ailleurs, comme de juste, s'en était mêlée. M. de Marmontel, vulgarisateur disert, créait à Paris, autour des Incas, une atmosphère littéraire mondaine où se complut une société imbue de Rousseau.

Sur ces entrefaites, et avant même que *le bon sauvage* put tirer un profit quelconque de cette conventionnelle sollicitude, il y eut une élite d'origine européenne, laquelle, par le seul fait d'être née sur le sol américain, se substitua à lui et en revendiqua, pour ainsi dire, les vertus et les droits. Et du coup, saturée de préjugés, macérée dans un conformisme séculaire, elle se trouva en face d'un problème capital. Le tableau méthodique des richesses naturelles qui l'environnaient avait été dressé en des ouvrages français où on lui conseillait de se les approprier. Une seule condition était mise à cette conquête : la connaissance...

L'état d'ordre, assure un philosophe contemporain, *quand il est bien établi, enhardit et facilite la liberté d'esprit*. Trois siècles de domination espagnole devaient donc aboutir à cette hardiesse et à cette liberté dont on pouvait déjà entrevoir les signes en quelques écrits satiriques, *létrillas* vives et pétillantes qui, à Lima, à Caracas, à Bogota, circulaient sous le manteau.

Ce fut, sur ces entrefaites, qu'un brigantin français laissa choir sur la côte du Vénézuëla, une brochure à demi-tavée par le tropique. Aux vingt-huit volumes de l'Encyclopédie, déjà répandus parmi l'élite hispano-américaine, que pouvait ajouter cette brochure intitulée : *Histoire de l'Assemblée Constituante* par *Galard de Montjoie*? Pas grand'chose, puisque le Gouverneur espagnol de l'endroit fit porter à son ami Nariño, toujours épris de nouveautés européennes, cette épave qui fleurait l'algue et la saumure. Nariño, type de créole intelligent et curieux, fut bouleversé par la lecture de ce document où la pensée française, en quelques lignes, avait trouvé une expression universelle. Nariño traduisit lui-même en espagnol la Déclaration des Droits de

1. Paul VALÉRY, *Étude sur Montesquieu*. Paris, N. R. F., 1938.

l'Homme, paya la publication de ses propres deniers et, pris d'un étrange prosélytisme subversif, la répandit dans son entourage. On en tirera insensiblement une sorte de Décalogue des Droits des Nations pour l'opposer à l'occupant. C'est en s'élevant contre l'autorité des Espagnols, et en s'éprenant, par contraste, du pays de la liberté, que le patriotisme américain prit une forme définitive. Désormais, si par le sang, la langue et maints traits raciaux l'Américain du Sud conservera l'empreinte indélébile de ses origines hispaniques, son esprit, par contre, portera comme une feuille blanche dans le filigrane, le visage lumineux de la France.

Entre temps, les vents du large apportaient chaque jour les échos de l'éloquence révolutionnaire. La sensibilité locale donnait un caractère pathétique au changement profond de la condition humaine amorcé en France, mais la tendance quelque peu académique de la première période de la Révolution, influencée par la pensée de Montesquieu, lui sembla décevante. Cet accommodement assez chimérique d'une monarchie libérale, d'une aristocratie dépourvue de préjugés et d'une démocratie débonnaire demeurait en deçà de tout ce qu'une certaine ardeur tropicale exigeait.

Survinrent, coup sur coup, la chute du Roi, la décadence de la bourgeoisie, l'exigence populaire d'une Convention élue au suffrage universel; d'autres hommes apparurent en scène. Leurs conceptions s'inspiraient de la philosophie de Diderot, laquelle répondait mieux à l'attente "des peuples opprimés". Quelques maximes d'un utilitarisme à la Bentham font mouche: "tout homme contribue au bonheur de la collectivité en travaillant à son propre bonheur; la vertu et le vice ne dépendent pas de l'organisme, mais du milieu social". Une lutte à fond se déchaîne contre les valeurs nobles; c'est la rupture totale avec le passé, la résistance à toutes les tyrannies, y compris celle de la religion. Voilà le courant démolisseur qui s'établit: comme un gulf stream à rebours, il mettra près de vingt ans pour atteindre les rives américaines, en charriant pêle-mêle, avec des vertus jacobines et des sacrifices à la Plutarque, l'idée maîtresse du Contrat Social: la volonté populaire est souveraine et, comme telle, une et indivisible...

Dans toutes les grandes villes, la jeunesse s'agite. Attentive aux arrivages d'Europe, elle se dépense en conspirations, en con-

ciliabules où l'emphase tient lieu d'action. Chose étonnante, on compte parmi les plux exaltés, des nobles créoles, possesseurs de biens et de privilèges dont ils brûlent de se dépouiller. Philippe Égalité en avait bien fait autant. La nuit du 4 août s'étendait jusques aux confins de l'Amérique espagnole.

Thermidor, depuis longtemps était redevenu juillet, que ces jeunes gens continuaient encore à tressaillir aux échos éteints d'apostrophes fameuses. Danton, Robespierre, Saint-Just parlaient à ces néophytes, pour qui la distance avait arrêté le temps. C'est de la fosse commune que parvenaient jusqu'à eux, les exhortations grandiloquentes lancées par des orateurs décapités. La Révolution était en marche. Elle avait quitté la France; elle allait aborder un jour ou l'autre, quelque part sur la côte. Apre, sanglante, excessive, faite d'immolations, de générosités et de carnages cruels, elle s'acharnera pendant quinze ans sur ces terres, auxquelles cette sanglante aventure donnera conscience d'elles-mêmes. Le nom de la France demeurera lié aux luttes pour l'indépendance, et la destinée suscitera des hommes qui seront, tout au long des années, *les rivets vivants* de cette solidarité franco-américaine que les inconstances des politiques n'ont jamais affaiblie.

* * *

Grand, les épaules bien équarries par le tenon doré des épaulettes, le torse mis en valeur sous le plastron chamarré de l'uniforme, un visage mâle, des yeux où, sous l'encorbellement des sourcils touffus, brûle un feu verdâtre, le verbe abondant, le geste aisé avec quelque chose de péremptoire et de séduisant, tel nous apparaît avec le recul du temps, Miranda dont le nom espagnol est un ordre symbolique: MIRA ANDA. (Regarde, marche). Ce beau nom est inscrit sur l'Arc de Triomphe de l'Étoile.

Un homme étonnant, ce soldat qui est aussi un savant, un philosophe, est surtout, un grand amoureux des femmes et des idées. Il défend ces dernières, les armes à la main; combat à Valmy, défait les Prussiens à Burqueney, en Argonne, reprend Anvers aux Autrichiens, commande en chef les armées françaises de Belgique et se lie tellement aux hommes de 93, que ces derniers éprouvent le besoin de l'envoyer à la guillotine. Grâce à son éloquence, il est acquitté aux applaudissements du Tribunal